

Qui s'y frotte s'y pique : (traduction libre)

Autor(en): **Fridolin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **76 (1949)**

Heft 9

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-226970>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Trão coyenâ fâ remotsî.

Po lè z'artilleu.

Vo séde que lè z'artilleu lâi a cinquante an stâo dzo que l'ant fondâ 'na sociêtâ de camerardo que noutron générât l'è président d'honneu. Mâ, bin dèvant cein, lè z'artilleu l'avant dza 'na tanabllia que lâi desant la « Sociêtâ dâo corps d'artillerie » que l'ètâi dâo vîlhio. Justameint dein mon pâilo à mè, Fridolin, lâi a on papâi de 1814 que sè dit que mon rièrre-père-grand l'a payî quarante-huit franc po eintrâ dein la sociêtâ de la « grenâda dzauna ». Mè seimbllo lè vèrre oncora clliâo anchyan (*Vieux*) avoué lâo schako, et lâo moustatse, que tsantâvant à sè rontre la coraille :

*Artilleurs, mes très chers frères,
A vos santés vidons nos verres
Et répétons ce gai refrain :
Viv' l'artilleur et le soldat du train.*

Et quand l'ouÿant djuvî la retraite, fail-
lâi lè z'ouère :

*Et vous, les vaillants artilleurs,
Hardis, mais batailleurs,
Il faut, il faut partir ailleurs.*

Oui, guette

Petite fillette

Mutine

Qui sut te refuser

Un baiser.

Te disant ; Non, pas ce soir !

Au revoir

Et bonsoir.

Car on bat la retraite,

Allons, que l'on s'apprête.

Ah ! rentrez vite dans vos quartiers,

Ou bien malheur à vous, gais troupiers.

Clliâo vîlhio z'artilleu ! Avoué lâo canon de sti teimps que fasant dâi débordonnâye à èpouâiri Berne, mimameint Paris. Cliâu que n'ant pas oyû clliâo ronnyê dâo tonnerre n'ant rein oyû ! Crré nom ! Et pu que l'avant la leinga âo mor, allâ pû. Faillâi pas lè coyenâ, on ètâi refé âo tot fin. Quemet lo vîlhio Djan Vierdzet, lo calonnié, l'avâi rebriquâ Pierro Toupenatse, on tot croûïo citoyen (s'ètâi-te pas fé affrantsî, clli rebouille-bâosa). Dan Pierro Toupenatse n'avâi-te pas mourgâ on djor lo brâvo calonnié Djan Vierdzet ein lâi deseint :

— Po ître artilleu, ein a que dyant que faut ître grand, gros, fort et *bête* !

Et Djan Vierdzet lâi avâi fé sta reponse:

— Vâi, mâ ye dyant assebin que por ître on croûyo guieux quemet tè, lâi a pas fauta d'ître ne grand, ne gros, ne fort... ma *bête*, oï !

Medze clli matafam, sacré Toupenatse !

Ah ! clliâo vîlhio z'artilleu, san-te pas quemet lè calonnié d'ora, suti que dâi renâ ! Respect !

Fridolin et lo copain.

Qui s'y frotte s'y pique

(Traduction libre.)

Voici une petite histoire dédiée à nos bons amis les Artilleurs, lesquels s'apprêtent à fêter dignement le cinquantième anniversaire de la fondation de leur vaillante Société, dont notre cher Général est le président d'honneur.

Suspendu au mur dans ma chambre, sous la vieille pendule neuchâteloise dont la voix de crécelle égrène les heures, un diplôme au papier jauni par les années atteste que mon arrière-grand-père fut reçu, le 25^{me} Juin 1814, membre de la Société du Corps d'Artillerie, dont tous les avantages lui furent conférés après paiement de la somme rondelette de quarante-huit francs anciens.

Je laisse s'envoler mes pensées vers ces disciples de sainte Barbe qui vécurent l'épopée napoléonienne et connurent aussi la douceur de vivre au bon vieux temps. Alors, de bien loin, il me revient porté sur les ailes invisibles

d'une brise légère. l'écho de ce vieux refrain fredonné par quelque grognard moustachu, coiffé de son volumineux schako où brille une grenade dorée :

Artilleur, mon cher frère,
A ta santé, vidons nos verres
Et répétons ce gai refrain :
Viv' l'Artilleur et le Soldat du train !

Mais voici l'historiette, qui prouve bien que les bonnes traditions et le bel esprit de corps, perpétués à travers les siècles, ne sont pas près de se perdre, les jeunes suivant les traces de leurs ancêtres.

Jean Vierdzet était le type du parfait soldat. Toujours prêt à donner le bon exemple, il s'était acquis l'amitié de tous, aussi son capitaine qui le tenait en grande estime — ce qui du reste était réciproque — ne tarda-t-il pas à le nommer appointé.

Aussi bon tireur que chanteur, taillé en athlète et doué d'une force que beaucoup lui enviaient. Toujours au premier rang lorsqu'il s'agissait de donner un bon coup de collier, trouvant constamment le mot d'encouragement capable de maintenir le moral de l'équipe parfois harassée, il savait lui conserver cette bonne humeur communicative de si bon aloi. Mais il n'aurait pas fallu se permettre de manquer de respect aux chevrons de laine couleur carottes qui rayaient ses manches bien mieux que les imperceptibles circonflexes d'aujourd'hui. En voyant briller la double rangée de boutons jaunes de sa tunique et les canons de son képi on croyait voir le soleil levant !

Sa jovialité était devenue légendaire, aussi était-ce un vrai régal de l'entendre raconter de savoureuses histoires relatives aux semaines passées sous l'uniforme à parements rouges. C'était souvent avec émotion qu'il parlait des bons moments vécus auprès de sa pièce, dans sa chère « batterie » qu'il considérait comme une seconde famille.

Mais, dans la vie civile, Jean Vierdzet avait un voisin, homme aux traits durs, affligé d'un caractère impossible, asociable, maussade et envieux. On le disait même si avare, qu'il ne laissait sortir de chez lui que la fumée, encore que celle-ci était criblée. Il était de ceux, fort heureusement rares en notre bon Pays, qui ne témoignent d'aucun goût pour le service militaire, ne se faisant pas faute de dire que cela

ne l'intéressait pas. Vous pensez bien que Vierdzet ne manquait aucune occasion de le rabrouer, le laissant tout pantois, après lui avoir cloué le bec. Impossible d'admettre pareille mentalité et, tout bon enfant qu'il fut, Vierdzet s'était bien promis de lui dire son fait, mais lorsqu'il apprit que ce mauvais patriote avait cherché à se faire réformer, son indignation ne connut plus de bornes. C'est-il possible ? Quelle vergogne, ouais !

Un soir qu'il rentrait des champs, Vierdzet s'arrêta avec quelques camarades à l'Auberge communale, histoire de prendre un verre après les durs labeurs de la journée.

Dans la salle enfumée, la conversation ne tarda pas à rouler sur les événements qui s'étaient passés lors du dernier camp. Vierdzet, qui ce jour-là était « sur son beau dire », ne tarissait pas en éloges sur ses chefs et ses camarades, ce qui eut sans doute pour effet de chatouiller la conscience de son impénitent voisin, lequel crut devoir lui couper la parole en disant :

— Oui, oui, vous pouvez blaguer tant et plus, vous autres, cela n'empêche qu'il y en a qui disent que, pour être artilleur, il faut être grrrand, grrros, fort et... bête !

— Et pour faire un crouïe citoyen comme toi ? répondit Vierdzet avec un haussement d'épaules significatif. Eh bien, il n'y a besoin d'être ni grand, ni gros, ni fort... le reste suffit !

Fridolin.

Ou'na bin boûna !

C'eiré à la fin de l'autroû siècle ein nou-nanté trei aô quatrou on avâi po vesin on vieillou schoûmacher qu'eiré sourd coum-m'on toupin, on l-y dezai David à Freïderi qu'on amâvé bin po cein que ez racontavé dé chliâi z'histoire que fazayïont bin rire. A chlian dé son metir dé repé-tché dé sola aô monta dé chôtié l'avâi on dzoûli domaine et ez sé teniâi qu'autié vatze et dé modzon ; l'avâi zaô lou mal-heu dé passâ aô cyclône dé noûnanta et son païlo eiré z'aô razâ avouâi tui chliâi dé, de l'autroû chlian de « l'eurba » (l'Or-be), c'est po cein que l'avâi dû veni noû-tro vesin, yô son biô frare David l'y avâi faï oun'établia avouâi sa remise. On biô